

# La chanson de Roland

Extraits du manuscrit d'Oxford en français moderne et adaptation



Grade 3



## Le texte

---

La partie « texte original traduit » s'appuie sur une traduction du texte d'origine daté de 1100 environ. Il s'agit de la première œuvre de la littérature française : c'est-à-dire écrite en ancien français (différent de notre français moderne), et non en latin comme l'était une grande partie de la littérature de l'époque.

Le titre « chanson » ne signifie pas chanson au sens moderne, mais correspond à « une chanson de geste ». Les textes du Moyen Âge étaient appelés ainsi car « une geste » est l'ensemble des exploits accomplis par un héros. Ici, le héros s'appelle Roland.

Les chansons de gestes étaient tout de même racontées sur une mélodie simple pour les accompagner.

Ce texte est une fiction<sup>1</sup> qui se base sur des faits réels pour rendre l'histoire crédible pour l'époque.

## L'action

---

Le texte raconte la guerre entre Charlemagne, le roi des Français (ou Francs), qui sont de religion chrétienne et les Sarrasins d'Espagne, appelés « païens », qui pratiquent une religion qui utilise des éléments de l'Islam mais qui ne correspond pas à l'Islam réel, c'est une caricature<sup>2</sup>.

## Les personnages

---

### Les Francs

**Le roi Charles** (Charlemagne) est le roi des Francs. Il est également appelé « empereur ». Il apparaît dans la Chanson comme le seul maître de la chrétienté.

**Roland** personnifie LE chevalier : loyauté, fidélité, dévouement jusqu'à la mort, sens de l'honneur, ténacité et refus de tout compromis.

---

<sup>1</sup> **une fiction** : création de l'imagination.

<sup>2</sup> **une caricature**: image ou description non conforme à la réalité qu'elle représente ou suggère, et par rapport à laquelle elle est une déformation déplaisante ou ridicule.

**Olivier** est le compagnon de Roland, le frère d'armes. Il incarne la sagesse terrestre.

**Les 12 pairs** : Charlemagne est entouré de douze pairs comme Jésus et ses apôtres. Ce sont les grands du royaume, égaux entre eux par les titres de noblesse. Chacun était censé servir l'empereur un mois par an avec ses troupes.

**Ganelon** est l'un des douze pairs, celui par qui le malheur va arriver.

### Les Sarrasins

SARRACENUS désignait en latin une peuplade d'Arabie.

Les Sarrasins sont à l'ordinaire des personnages caricaturaux, dont la chevelure peut traîner jusqu'à terre, noirs de peau, gigantesques, poussant des cris d'animaux, venant de pays sans soleil ni pluie, sans rosée ni blé. De ces personnages l'auteur reprend tous les aspects négatifs, comme la félonie, la cruauté, la lâcheté, pour qualifier les ennemis des Francs.



**Marsile** est le roi sarrasin.

**Blancandrin** est l'ambassadeur sarrasin, c'est-à-dire le représentant officiel de Marsile auprès de Charlemagne. Il est chargé de transmettre les messages entre les deux rois.

## Sommaire

---

- CHAPITRE I - LE PLAN DE BLANCANDRIN
- CHAPITRE II - LE CONSEIL DES FRANCS
- CHAPITRE III - LA TRAHISON DE GANELON
- CHAPITRE IV - LE DEPART DES FRANÇAIS
- CHAPITRE V - LA BATAILLE DE RONCEVAUX
- CHAPITRE VI - ROLAND SONNE L'OLIFANT
- CHAPITRE VII - LA MORT D'OLIVIER
- CHAPITRE VIII - LA MORT DE ROLAND
- CHAPITRE IX - CHARLEMAGNE ARRIVE
- CHAPITRE X - LE PROCES DE GANELON
- CHAPITRE XI - LE JUGEMENT DE DIEU

# Chapitre I - Le plan de Blancandrin

Texte original traduit

---



## Laisse I

*Le roi Charles, notre empereur, le Grand,  
Sept ans tous pleins est resté dans l'Espagne :  
Jusqu'à la mer il a conquis la terre hautaine.  
Plus un château qui devant lui résiste,  
Plus une muraille à forcer, plus une cité,  
Hormis Saragosse<sup>1</sup>, qui est sur une montagne.  
Le roi Marsile la tient, qui n'aime pas Dieu<sup>2</sup> ;  
C'est Mahomet qu'il sert, Apollin qu'il prie<sup>3</sup>,  
Il ne peut pas s'en garder<sup>4</sup> : le malheur l'atteindra.*

## Laisse II

*Le roi Marsile est à Saragosse.  
Il s'en est allé dans un verger<sup>5</sup>, sous l'ombre.  
Sur un perron<sup>6</sup> de marbre bleu il se couche ;  
autour de lui, ils sont plus de vingt mille.  
Il appelle et ses ducs et ses comtes :  
« Entendez, seigneurs, quel fléau<sup>7</sup> nous opprime.  
L'empereur Charles de douce France  
est venu dans ce pays pour nous confondre.  
Je n'ai point d'armée qui lui donne bataille ;  
ma gent<sup>8</sup> n'est pas de force à rompre la sienne.  
Conseillez-moi, vous, mes hommes sages,  
et gardez-moi et de mort et de honte ! »  
Il n'est païen qui réponde un seul mot,  
sinon Blancandrin, du château de Val-Fonde.*

---

<sup>1</sup> Saragosse : ville d'Espagne.

<sup>2</sup> qui n'aime pas Dieu : qui n'aime pas le dieu des Chrétiens.

<sup>3</sup> C'est Mahomet qu'il sert, Apollin qu'il prie : le roi Marsile pratique la religion des Sarrasins.

<sup>4</sup> s'en garder : s'en empêcher.

<sup>5</sup> un verger : terrain planté d'arbres fruitiers.

<sup>6</sup> un perron : bloc (de pierre, de marbre) qui se trouve à proximité d'un palais, où le roi peut siéger.

<sup>7</sup> un fléau : grand malheur.

<sup>8</sup> une gent : nation, peuple.

Depuis sept ans, l'empereur Charlemagne menait la guerre en Espagne.

Avec sa puissante armée, il avait gagné de nombreuses batailles. Rien n'arrêtait les soldats français. Villes et châteaux étaient tombés entre leurs mains. Une seule place forte résistait encore, Saragosse.

À la tête de ses vingt mille hommes, le roi Marsile refusait de se rendre. Ce jour-là, Marsile réunit auprès de lui ses conseillers.

- Amis et Seigneurs, leur dit-il, vous savez que nous restons seuls pour résister aux troupes de Charlemagne. Qu'allons-nous faire ? Quelqu'un a-t-il une idée ?

Mais tous se regardèrent en silence.

Finalement le vieux seigneur Blancandrin se leva et prit la parole.

- À mon avis, vous devriez envoyer des messagers auprès de Charlemagne, dit-il. Ils lui apporteront des cadeaux, des ours, des lions d'Afrique, des chiens, des chameaux, des faucons pour la chasse, des mulets chargés d'or et d'argent. N'hésitez pas, mettez quatre cents mulets. Les Français seront très contents, ils ne demanderont pas mieux que de rentrer chez eux retrouver leurs familles. Charlemagne retournera dans sa capitale, à Aix en sa chapelle. Promettez-lui d'accepter sa religion et de le rejoindre plus tard pour vous faire baptiser chrétien. Pour convaincre Charlemagne de votre bonne foi, vous lui livrez des otages. L'empereur vous attendra en vain ! Vous n'irez jamais le rejoindre. Vous resterez à Saragosse pour rassembler une armée plus puissante que la sienne. Lorsque Charlemagne comprendra son erreur, ses soldats auront déjà quitté l'Espagne.

Le roi Marsile se leva et dit :

- Seigneur Blancandrin, votre plan est excellent. Nous ferons donc ainsi.

## Chapitre II - Le conseil des Francs

Texte original traduit



### Laisse VIII

*L'empereur s'est fait joyeux ; il est en belle humeur  
[...]*

*Sous un pin, près d'un églantier,*

*Un trône est dressé, tout d'or pur :*

*Là est assis le roi qui tient douce France.*

*Sa barbe est blanche et tout fleuri son Chef<sup>1</sup> ;*

*Son corps est beau, son maintien fier :*

*À qui le cherche, pas n'est besoin qu'on le désigne.*

*Et les messagers mirent pied à terre,*

*Le saluèrent en tout amour et tout bien.*

### Laisse XII et XIII

*L'empereur s'en va sous un pin ;*

*Pour tenir son conseil il mande ses barons*

*[...]*

*« Seigneurs barons », dit l'empereur Charles,*

*« le roi Marsile m'a envoyé ses messagers.*

*De ses richesses il veut me donner à foison,*

*Ours et lions, et vautres<sup>2</sup>,*

*Sept cents chameaux et mille autours<sup>3</sup>,*

*Quatre cents mulets chargés d'or d'Arabie,*

*Et en outre plus de cinquante chars.*

*Mais il me mande que je m'en aille en France :*

*Il me suivra à Aix, en mon palais,*

*Et recevra notre loi<sup>4</sup>, qu'il avoue la plus sainte ;*

*Il sera chrétien, c'est de moi qu'il tiendra ses terres.*

*Mais je ne sais quel est le fond de son cœur. »*

*Les Français disent : « Méfions-nous ! »*



<sup>1</sup> **son Chef** : sa tête.

<sup>2</sup> **un vautre** : chien courant apte à la chasse de l'ours et du sanglier.

<sup>3</sup> **un autour**: oiseau de proie, volant moins haut que le faucon.

<sup>4</sup> **notre loi** : signifie ici « notre religion ».

L'empereur Charles était assis sur un trône d'or. Sa grande barbe blanche tombait sur sa poitrine. Il écouta patiemment toutes les promesses que lui faisaient les messagers du roi Marsile.

Après les avoir entendus, il rassembla tous ses chevaliers afin de leur demander conseil.

Tous les chevaliers étaient présents à la réunion : Richard et son neveu Henri, Roland et son ami Olivier, l'archevêque Turpin, Thibaud, Ganelon et bien d'autres encore. Charlemagne parla en ces termes :

- Seigneurs, vous avez entendu les messagers du roi Marsile. Qu'en pensez-vous

- Vous n'allez pas croire ce que raconte un Sarrasin ! s'écria Roland, le neveu de Charles. Souvenez-vous, ce n'est pas la première fois que Marsile essaie de nous rouler. Nous ne pouvons pas faire confiance à notre ennemi. Il faut attaquer Saragosse.

L'empereur réfléchissait, en passant ses doigts dans sa barbe.

- Marsile n'est pas stupide ! intervint Ganelon. Marsile sait bien qu'il a perdu la guerre. Je crois que nous pouvons lui faire confiance car il n'y a pas d'autre solution pour lui.

Beaucoup de chevaliers partageaient l'avis de Ganelon.

- Seigneurs, dit l'empereur, après avoir réfléchi, qui d'entre vous ira à Saragosse apporter ma réponse au roi Marsile ?

- Si vous le permettez, c'est moi qui irai, dit Roland.

- Vous plaisantez ! répliqua Olivier. Vous êtes bien trop nerveux pour ce genre de mission. Vous seriez capable de gifler le roi Marsile. Il vaut beaucoup mieux que ce soit quelqu'un de calme qui aille à Saragosse ! Moi, par exemple !

- Taisez-vous donc ! dit Charlemagne, vous n'irez ni l'un ni l'autre.

- Dans ce cas, dit Roland, s'il faut un homme sage, pourquoi n'y envoyez-vous pas Ganelon? C'est lui qui a eu cette idée, après tout !

- Excellent choix, dirent les autres.

Mais Ganelon n'avait aucune envie de risquer sa vie en allant chez les Sarrasins. Il se leva furieux et menaça Roland.

- J'irai porter le message à Saragosse ! dit-il, mais, si je meurs, ce sera la faute de Roland. Si je reviens, je me vengerai !

Charlemagne se fâcha :

- Du calme, Ganelon ; n'accusez personne. Prenez le gant et le bâton<sup>1</sup> du messager.

L'empereur lui tend son gant, celui de sa main droite, mais le comte, pénétré d'angoisse à l'idée de ce voyage, ne l'attrapa pas. Le gant tomba des mains de l'empereur.

- C'est un signe de malheur ! s'écria l'un des chevaliers.

Et tous regardèrent partir Ganelon.



---

<sup>1</sup> bâton : long morceau de bois servant à frapper, à se déplacer.

## Chapitre III - La trahison de Ganelon

*Texte original traduit*

---



### Laisse XXXI

*Tant chevauchèrent Ganelon et Blancandrin  
Qu'ils ont échangé sur leur foi une promesse :  
Ils chercheront comment faire tuer Roland.  
Tant chevauchèrent-ils par voies et par chemins  
Qu'à Saragosse ils mettent pied à terre, sous un if.  
A l'ombre d'un pin un trône était dressé,  
Enveloppé de soie d'Alexandrie.  
Là est le roi qui tient toute l'Espagne.  
Autour de lui vingt mille Sarrasins.  
Pas un qui sonne mot,  
pour les nouvelles qu'ils voudraient ouïr<sup>1</sup>.  
Voici que viennent Ganelon et Blancandrin.*

### *Adaptation*

---

Ganelon monta sur son cheval Tachebrun et se rendit seul dans le camp des Sarrasins. Sa colère à l'encontre de Roland ne cessait de grandir.

Lorsqu'il arriva devant le roi Marsile, Ganelon prit la parole et dit :

- Je vous salue et vous apporte la réponse de Monseigneur Charles.
- Si vous acceptez la religion chrétienne, Charlemagne vous donnera la moitié de l'Espagne. Si vous refusez, il vous fera pendre.
- A qui ira l'autre moitié de l'Espagne ? demanda Marsile.
- Roland recevra l'autre moitié du royaume, répondit Ganelon. Mais, tant que Roland vivra, il y aura toujours de nouvelles guerres, ajouta-t-il. Le roi eut l'air désolé.
- Ce n'est pas possible, s'exclama Marsile. N'y a-t-il pas moyen de se débarrasser de ce Roland ?
- Peut-être bien, reprit Ganelon. A votre place, j'accepterais la proposition de Charlemagne. Il retournera alors en France avec toute son armée et laissera derrière lui son arrière-garde commandée par son neveu Roland. Lorsque les vingt mille hommes de l'arrière-garde seront dans les Pyrénées, attaquez-les. Votre armée de cent mille hommes n'en fera qu'une bouchée et nous serons débarrassés de Roland.

À ces mots, le roi Marsile retrouva le sourire.

Ganelon venait de trahir ses amis.

---

<sup>1</sup> **ouïr** : entendre.

## Chapitre IV - Le départ des Français

Texte original traduit

---



### Laisse LXXXIII

Olivier dit : « Les païens sont très forts ;  
Et nos Français, ce me semble, sont bien peu.  
Roland, mon compagnon, sonnez donc votre cor<sup>1</sup> :  
Charles l'entendra, et l'armée reviendra. »  
Roland répond : « Ce serait faire comme un fou.  
En douce France j'y perdrais mon renom.  
Sur l'heure je frapperai de Durendal, de grands coups.  
Sa lame saignera jusqu'à l'or de la garde.  
Les félons<sup>2</sup> païens sont venus aux ports pour leur  
malheur.  
Je vous le jure, tous sont marqués pour la mort. »

### Adaptation

---

Lorsque Ganelon arriva devant Charlemagne, il avait le visage souriant.

- Bonjour Sire ! dit-il gaiement. Je vous apporte de bonnes nouvelles. Marsile accepte vos conditions.

L'empereur Charles remercia vivement Ganelon pour la réussite de sa mission.

Le lendemain matin, l'armée de Charlemagne leva le camp et prit le chemin du retour en France. Roland commandait l'arrière-garde de la troupe. La route était dangereuse. Il fallait traverser les montagnes. L'armée avançait lentement.

Pendant ce temps, le roi Marsile avait rassemblé une armée de quatre cent mille hommes. Marsile ordonna à ses soldats de se mettre en marche et de tailler en pièces l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne.

Roland et ses vingt mille hommes avaient dressé leur camp à Roncevaux, au milieu des montagnes. Ils entendirent soudain l'écho des trompettes Sarrasines. Olivier monta sur une petite colline et scruta l'horizon. Il revint en toute hâte vers les tentes des Français.

- Ami Roland, dit-il, il y a des Sarrasins partout. Marsile nous a trahis. Compagnon Roland, les Sarrasins sont beaucoup trop nombreux. Je vous supplie de sonner de votre olifant. Charlemagne l'entendra et fera revenir l'armée.

- Vous voulez me faire passer pour un lâche ? s'écria Roland. Il faut se préparer à combattre.

---

<sup>1</sup> **un cor** : instrument à vent.

<sup>2</sup> **un félon** : traître.



# Chapitre V - La bataille de Roncevaux

*Texte original traduit*

---



## Laisse CV

*Le comte Roland chevauche par le champ.  
Il tient Durendal, qui bien tranche et bien taille,  
Des Sarrasins il fait grand carnage.  
Si vous eussiez vu comme il jette le mort sur le mort,  
Et le sang clair s'étaler par flaques !  
Il en a son haubert ensanglanté, et ses deux bras  
Et son bon cheval, de l'encolure jusqu'aux épaules.  
Et Olivier n'est pas en reste,  
Ni les douze pairs, ni les Français,  
Qui frappent et redoublent.  
Les païens meurent, d'autres défontent.  
L'archevêque dit : « Béni soit notre baronnage !  
Montjoie ! » crie-t-il, c'est le cri d'armes de Charles.*

## *Adaptation*

---

Revêtu de son lourd haubert, chacun serra autour de sa taille la ceinture de son épée. Chacun mit le pied sur l'étrier de son cheval et empoigna sa longue lance.

- En avant, Chevaliers ! s'exclama Roland.

Roland avait pris la tête et fonçait seul en avant du reste de la troupe. Tous hurlaient en chargeant. Le choc des deux armées fut terrible. La lance de Roland traversa le bouclier et le corps du premier Sarrasin. Olivier en embrocha un autre, le soulevant de sa selle. De tous côtés, les Sarrasins entouraient les Français.

La lance de Roland se brisa. Il prit alors sa fidèle épée Durandal.

D'un coup, Roland trancha la tête d'un ennemi. Le jeune chevalier frappait et frappait encore, se faufilant à travers l'armée de Marsile.

Veillantif, le cheval de Roland, était rouge du sang des Sarrasins.

Olivier frappa un ennemi avec son bouclier. Le coup fut si violent que les deux yeux du Sarrasin lui sortirent de la tête.

Soudain, une seconde armée de Sarrasins, commandé par Marsile en personne, se jeta dans la bataille.

Plusieurs compagnons de Roland avaient déjà péri sous les coups d'un géant Sarrasin qui se nommait Grandoine. Roland galopa dans la direction du géant. D'un seul coup d'épée, Roland fendit le Sarrasin. Le cheval plia sous le coup et Grandoine tomba en deux moitiés sur le sol. Malgré leur courage, les soldats français tombaient. Des vingt mille hommes qu'ils étaient au matin, il n'en restait que soixante.

# Chapitre VI - Roland sonne l'olifant

*Texte original traduit*

---



## Laisse CXXXIII

*Roland a mis l'olifant<sup>1</sup> à ses lèvres.*

*Il l'embouche bien, sonne à pleine force.*

*Hauts sont les monts, et longue la voix du cor ;*

*à trente grandes lieues on l'entend qui se prolonge.*

*Charles l'entend et l'entendent tous ses compagnons.*

*Le roi dit : « Nos hommes livrent bataille ! »*

*Et Ganelon lui répond à l'encontre :*

*« Qu'un autre l'eût dit, certes on y verrait un grand mensonge. »*

## *Adaptation*

---

Roland regarda autour de lui. Il était impossible de compter les morts.

- Ami Olivier, dit-il, il faudrait que Charlemagne sache ce qui se passe ici !

- Je pense qu'il est trop tard ! répondit Olivier. Nous serons tous morts avant deux heures.

L'archevêque Turpin se mêla à la conversation.

- A votre place, Roland, je sonnerais du cor car, si l'empereur arrive, il pourra au moins nous venger.

Alors Roland prit son olifant et souffla de toutes ses forces.

A trente lieues de là, l'écho arriva aux oreilles de l'empereur Charles.

- Notre arrière-garde est attaquée ! s'exclama l'empereur.

- Allons donc ! s'écria Ganelon. Roland s'amuse avec ses amis et souffle du cor pour passer le temps.

Naimes, un fidèle chevalier intervint :

- Sire, n'écoutez pas Ganelon. Il vous dit de ne pas y aller parce qu'il a trahi, c'est évident. Ne comprenez-vous pas qu'il veut se débarrasser de votre neveu Roland ?

- Qu'on arrête Ganelon et courons au secours de Roland, ordonna Charlemagne.

L'armée fit demi-tour sur-le-champ.

---

<sup>1</sup> **un olifant** : un cor.

## Chapitre VII - La mort d'Olivier

*Texte original traduit*

---

### Laisse CXLV

*Quand les païens voient que les Français sont peu,  
Ils s'enorgueillissent entre eux et se réconfortent.*

*Ils se disent l'un à l'autre : « C'est que le tort est devers  
l'empereur ! »*

*Le Marganice monte un cheval saure<sup>1</sup> :*

*Il l'éperonne fortement des éperons dorés,*

*Frappe Olivier par derrière, en plein dos.*

*Le choc contre le corps a fendu le haubert brillant ;*

*L'épieu traverse la poitrine et ressort.*

*Puis il dit : « Vous avez pris un rude coup !*

*Charles, le roi Magne, vous laissa aux ports pour votre  
malheur.*

*S'il nous a fait du mal, il n'a pas sujet de s'en louer*

*Car, rien que sur vous, j'ai bien vengé les nôtres. »*

### Laisse CXLIX

*Voilà sur son cheval Roland pâmé,*

*Et Olivier qui est blessé à mort.*

*Il a tant saigné, ses yeux se sont troublés :*

*Il n'y voit plus assez clair pour reconnaître,*

*Loin ou près, homme qui vive.*

*Comme il aborde son compagnon,*

*Il le frappe sur son heaume couvert d'or et de gemmes,*

*Qu'il fend tout jusqu'au nasal ;*

*mais il n'a pas atteint la tête.*

*A ce coup Roland l'a regardé*

*Et lui demande doucement, par amour :*

*« Sire compagnon, le faites-vous de votre gré ?*

*C'est moi, Roland, celui qui vous aime tant !*

*Vous ne m'aviez porté aucun défi ! »*

*Olivier dit : « Maintenant j'entends votre voix.*

*Je ne vous vois pas ; veuille le Seigneur Dieu vous voir !*



---

<sup>1</sup> **saure** : d'une teinte jaune tirant sur le brun.

*Je vous ai frappé, pardonnez-le-moi. »*

*Roland répond : « Je n'ai aucun mal.*

*Je vous pardonne, ici et devant Dieu. »*

*À ces mots, l'un vers l'autre ils s'inclinèrent.*

*C'est ainsi, à grand amour, qu'ils se sont séparés.*

### *Adaptation*

---

De l'autre côté des montagnes, Roland sonnait toujours du cor.

Durandal à la main, il frappait sans cesse, abattant les têtes sarrasines comme des pommes.

Mais les Sarrasins étaient trop nombreux. L'un après l'autre, les cavaliers français tombaient pour ne plus se relever.

Dans un galop de tonnerre, Roland élança son cheval dans la direction du roi Marsile. L'épée de Roland s'abattit sur Marsile et lui trancha net la main. Le roi poussa un hurlement et s'enfuit.

Mais la bataille était loin de se terminer. Olivier reçu un coup de lance dans le dos. Son casque roula à terre et il s'écroura sur le sol.

Le fidèle compagnon de Roland venait de perdre la vie.

## Chapitre VIII - La mort de Roland

Texte original traduit

---



### Laisse CLIX

*Le comte Roland jamais n'aima un couard,  
Ni un orgueilleux, ni un méchant,  
Ni un chevalier qui ne fût bon guerrier.  
Il appela l'archevêque Turpin :  
« Sire, vous êtes à pied et je suis à cheval.  
Pour l'amour de vous je tiendrai ferme en ce lieu  
Ensemble nous y recevrons et le bien et le mal ;  
Je ne vous laisserai pour nul homme fait de chair.  
Nous allons rendre aux païens cet assaut.  
Les meilleurs coups sont ceux de Durendal. »  
L'archevêque dit – Honni qui bien ne frappe !  
Charles revient, qui bien nous vengera ! »*

### Laisse CLXXIII

*Roland frappa contre une pierre bise<sup>1</sup>.  
Il en abat plus que je ne sais vous dire.  
L'épée grince, elle n'éclate ni ne se rompt.  
Vers le ciel elle rebondit.  
Quand le comte voit qu'il ne la brisera point,  
Il la plaint en lui-même, très doucement :  
« Ah ! Durendal, que tu es belle et sainte !  
Ton pommeau d'or est plein de reliques :  
une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile,  
et des cheveux de monseigneur saint Denis,  
et du vêtement de sainte Marie.  
Il n'est pas juste que des païens te possèdent :  
des chrétiens doivent faire votre service.  
Puissiez-vous ne jamais tomber aux mains d'un couard !  
Par vous j'aurai conquis tant de larges terres,  
que tient Charles, qui a la barbe fleurie !  
L'empereur en est puissant et riche. »*

---

<sup>1</sup> bise : grise.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient, les soldats de Charlemagne poussaient des cris d'horreur. Le champ de bataille était couvert de cadavres.

- Maudits Sarrasins, s'écria l'empereur, nous devons, de ce pas, venger nos compagnons !

Les soldats français se lancèrent à la poursuite des fuyards.

Nul ne sait combien d'hommes furent tués en ce triste jour, mais peu de Sarrasins parvinrent à s'échapper.

Lorsque la nuit fut tombée, Charlemagne revint à Roncevaux et fit dresser les tentes.

L'empereur Charles ne pouvait pas dormir. Il restait assis dans sa tente, pleurant la mort de son neveu Roland.

Le lendemain matin, les Français entrèrent dans Saragosse sans combattre. Le roi Marsile, désespéré des nouvelles de la bataille, était mort dans la nuit.

Les soldats français se reposèrent longuement dans la ville. Tous avaient envie de retourner en France. C'est donc dans la joie que Charles donna l'ordre du départ.

Quelques jours plus tard, les troupes faisaient leur entrée dans Bordeaux. Les corps de Roland, Olivier et Turpin avaient été ramenés en France pour y être enterrés. La cérémonie ne dura que quelques heures car Charlemagne avait hâte de rentrer à Aix pour y juger Ganelon.

## Chapitre IX - Charlemagne arrive

*Texte original traduit*

---

### Laisse CLXXXIV

*Claire est la nuit, et la lune brillante.  
Charles est couché, mais il est plein de deuil pour Roland,  
Et son cœur est lourd à cause d'Olivier,  
Des douze pairs, et des Français :  
À Roncevaux, il les a laissés morts, tout sanglants.  
Il pleure et se lamente, il ne peut s'en tenir,  
Et prie Dieu qu'il sauve les âmes.  
Il est las, car sa peine est très grande.  
Il s'endort, il n'en peut plus.  
Par tous les prés, les Francs se sont endormis.  
Pas un cheval qui puisse se tenir debout ;  
S'ils veulent de l'herbe, ils la broutent couchés.  
Il a beaucoup appris, celui qui a souffert.*

### Laisse CCV

*Tandis qu'il va cherchant son neveu,  
Il trouva dans le pré tant d'herbes,  
Dont les fleurs sont vermeilles du sang de nos barons !  
Pitié lui prend, il ne peut se tenir de pleurer.  
Il arrive en un lieu qu'ombragent deux arbres.  
Il reconnaît sur trois perrons les coups de Roland ;  
Sur l'herbe verte il voit son neveu, qui gît.  
Qui s'étonnerait, s'il frémit de douleur ?  
Il descend de cheval, il y va en courant.  
Entre ses deux mains, il le prend...  
Il se pâme sur lui, tant son angoisse l'étreint.*



## Laisse CCLXV

*Les païens sont morts...*

*Et Charles a gagné la bataille.*

*Il a abattu la porte de Saragosse :*

*Il sait qu'elle ne sera pas défendue.*

*Il se saisit de la cité ; ses troupes y pénètrent :*

*Par droit de conquête, elles y couchèrent cette nuit-là.*

*Le roi à la barbe chenue<sup>1</sup> en est rempli de fierté.*

### *Adaptation*

---

Au fur et à mesure qu'ils approchaient, les soldats de Charlemagne poussaient des cris d'horreur. Le champ de bataille était couvert de cadavres.

- Maudits Sarrasins, s'écria l'empereur, nous devons, de ce pas, venger nos compagnons !

Les soldats français se lancèrent à la poursuite des fuyards.

Nul ne sait combien d'hommes furent tués en ce triste jour, mais peu de Sarrasins parvinrent à s'échapper.

Lorsque la nuit fut tombée, Charlemagne revint à Roncevaux et fit dresser les tentes.

L'empereur Charles ne pouvait pas dormir, pleurant la mort de son neveu Roland.

Le lendemain matin, les Français entrèrent dans Saragosse sans combattre. Le roi Marsile, désespéré des nouvelles de la bataille, était mort dans la nuit.

Les soldats français se reposèrent dans la ville. Tous avaient envie de retourner en France. C'est donc dans la joie que Charles donna l'ordre du départ.

Quelques jours plus tard, les troupes faisaient leur entrée dans Bordeaux. Les corps de Roland, Olivier et Turpin avaient été ramenés en France pour y être enterrés. La cérémonie ne dura que quelques heures car Charlemagne avait hâte de rentrer à Aix pour y juger Ganelon.

---

<sup>1</sup> **chenu** : qui est blanchissant ou blanc de vieillesse.



# Chapitre X - Le procès de Ganelon

*Texte original traduit*

---



## Laisse CCLXXII

*« Seigneurs barons », dit Charlemagne, le roi,  
« Jugez-moi Ganelon selon le droit !  
Il vint dans l'armée jusqu'en Espagne avec moi :  
il m'a ravi vingt mille de mes Français,  
Et mon neveu, que vous ne reverrez plus,  
Et Olivier, le preux et le courtois :  
Les douze pairs, il les a trahis pour de l'argent. »  
Ganelon dit : « Honte sur moi, si j'en fais mystère !  
Roland m'avait fait tort dans mon or, dans mes biens,  
C'est pourquoi j'ai cherché sa mort et sa ruine.  
Mais qu'il y ait là la moindre trahison, je ne l'accorde pas. »  
Les Francs répondent : « Nous en tiendrons conseil. »*

## *Adaptation*

---

L'empereur ouvrit le procès dans la grande salle du palais. Les étroites fenêtres ne donnaient que peu de lumière; aussi, avait-on planté de nombreux flambeaux dans les anneaux de fer afin d'éclairer la salle. Tous les chevaliers étaient présents.

Soudain, les portes s'ouvrirent et Ganelon fut amené.

Charles se leva et prit la parole.

- Seigneurs, dit-il, vous êtes ici pour juger Ganelon qui s'est rendu coupable de trahison.

- Je me suis vengé de Roland, c'était mon droit, déclara Ganelon. Mais je n'ai pas trahi, ajouta-t-il.

Pinabel, cousin de Ganelon, se leva.

- Seigneurs, dit-il, je demande le jugement de Dieu.

C'était, en effet, une pratique courante à cette époque : un accusé pouvait se faire défendre par un champion. Si quelqu'un l'accusait de trahison, il devait combattre le champion dans un duel à mort.

Dieu, pensait-on, donnait la victoire au juste.

Or, Pinabel était un homme grand et fort. Personne n'osait se mesurer à ce redoutable champion.

Le jeune Thierry d'Anjou releva cependant le défi.

# Chapitre XI - Le jugement de Dieu

*Texte original traduit*

---

## Laisse CCLXXX

*Puisqu'ils sont prêts à s'affronter en bataille,  
Ils se confessent ; ils sont absous et bénis.  
Ils entendent leurs messes et reçoivent la communion.  
Ils laissent aux églises de très grandes offrandes.  
Puis, tous deux reviennent devant Charles.  
Ils ont chaussé leurs éperons,  
Ils revêtent des hauberts blancs, forts et légers,  
Lacent sur leurs têtes leurs heaumes clairs,  
Ceignent des épées dont la garde est d'or pur,  
Suspendent à leurs cous leurs écus à quartiers,  
Saisissent de leurs poings droits leurs épieux tranchants,  
Puis se mettent en selle sur leurs rapides destriers.  
Alors pleurèrent cent mille chevaliers, qui,  
Pour l'amour de Roland, ont pitié de Thierry.  
Quelle sera la fin, Dieu le sait bien.*

## Laisse CCXCI

*Quand l'empereur eut fait justice  
Et apaisé son grand courroux,  
Il a fait chrétienne Bramidoine<sup>1</sup>.  
Le jour s'en va, la nuit s'est faite noire.  
Le roi s'est couché dans sa chambre voûtée.  
De par Dieu, saint Gabriel vient lui dire :  
« Charles, par tout ton empire, lève tes armées !  
Par vive force tu iras en la terre de Bire,  
tu secourras le roi Vivien dans sa cité d'Imphe,  
où les païens ont mis le siège.  
Là les chrétiens t'appellent et te réclament ! »  
L'empereur voudrait ne pas y aller :  
« Dieu ! » dit-il, « que de peines en ma vie ! »  
Ses yeux versent des larmes, il tire sa barbe blanche.*



---

<sup>11</sup> **Bramidoine** : reine de Saragosse que Charlemagne a capturée et ramenée en France.

## Adaptation

---

On fit dégager la place devant le palais. Thierry et Pinabel se préparèrent à combattre. Ils revêtirent des cottes de mailles, lacèrent leur casque, montèrent à cheval et saisirent leur lance.

Au signal de Charlemagne, les deux hommes enfoncèrent les éperons dans le ventre de leur cheval et partirent au galop.

Le choc fut violent. Les deux lances se brisèrent, mais aucun des deux cavaliers ne tomba. Ils tirèrent leurs épées et commencèrent alors à échanger des coups terribles. Les écus volèrent en pièces. Le choc des épées faisait jaillir des étincelles.

Soudain, les deux combattants tombèrent sur le sol. Ils se relevèrent d'un bond et frappèrent à nouveau avec fureur.

Pinabel toucha Thierry au milieu du front. Le casque céda.

Le visage de Thierry était couvert de sang.

Alors que Pinabel s'apprêtait à achever son adversaire, le jeune Thierry lui défonça la tête d'un coup d'épée. La lame passa à travers le casque. Pinabel tomba à genoux et s'écrouta dans la poussière. Le champion de Ganelon était mort.

Dieu avait jugé. Le traître Ganelon fut condamné à mort.

Les guerres d'Espagne étaient terminées. Roland et ses amis étaient vengés. Ganelon était mort. Les seigneurs rentraient chez eux retrouver leurs domaines et leurs familles.

Epuisé, l'empereur Charles s'allongea sur le lit et songea à Roland et à tous ses compagnons qui avaient trouvé la mort à Ronceveaux.



Huit moments de la Chanson de Roland.